

---

ÉPISODES

DE

# L'HISTOIRE DES RELATIONS

DE

LA GRANDE-BRETAGNE avec LES ÉTATS BARBARESQUES

AVANT LA CONQUÊTE FRANÇAISE

par le lieutenant-colonel R.-L. PLAYFAIR,  
consul général de S. M. B., en Algérie

---

(Suite. — Voir les nos 130, 132, 138 et 139)

---

## Bataille d'Alger. — Dépêche de Lord Exmouth.

*Queen Charlotte*, baie d'Alger, 28 août 1816.

Monsieur, — Au milieu de toutes les vicissitudes d'une longue vie consacrée au service public, aucune circonstance n'a jamais produit sur mon esprit une telle impression de reconnaissance et de joie que l'événement d'hier. La pensée d'avoir été un des humbles instruments dont s'est servi une divine providence pour mettre à la raison un gouvernement cruel, et pour détruire à jamais l'intolérable et horrible système de l'esclavage chrétien, ne pourra jamais cesser d'être une source de joie et de bien-être pour le cœur de chacun de ceux qui ont eu assez de bonheur pour participer à cette œuvre. J'ose espérer qu'il me sera permis, sous l'impression de ces sentiments, d'offrir mes sincères salutations à leurs Seigneuries pour le succès complet qui a couronné les courageux efforts de la flotte de Sa Majesté

dans son attaque d'hier contre Alger, et pour l'heureux résultat qu'il a produit aujourd'hui : la signature de la paix.

Ainsi, une guerre qu'on avait provoquée, et qui a duré deux jours, a été suivie d'une victoire complète et s'est terminée par le renouvellement de la paix avec l'Angleterre et son allié, le roi des Pays-Bas, sur des bases dictées par la fermeté et la sagesse du gouvernement de Sa Majesté, et commandées par la vigueur de leurs mesures.

J'ai de justes remerciements à offrir pour l'honneur et la confiance que les ministres de Sa Majesté ont bien voulu accorder à mon zèle en cette occasion d'une si haute importance. Les moyens d'action ont été par eux placés à la hauteur de mes propres désirs, et la rapidité de leurs mesures se recommande d'elle-même. Il n'y a pas cent jours que je quittai Alger avec la flotte anglaise, ne soupçonnant pas et ignorant les atrocités commises à Bône. Cette flotte, à son arrivée en Angleterre, fût nécessairement désarmée, et, une autre, avec des ressources proportionnées, fût créée et équipée ; et, quoique retardée dans sa marche par des calmes et des vents contraires, elle a montré comment se venge une nation insultée, en châtiant les cruautés d'un gouvernement féroce, avec une promptitude sans exemple, et qui est hautement honorable pour notre caractère national, toujours prêt à ressentir l'oppression et la cruauté partout où elles se pratiquent sur ceux placés sous sa protection.

Plût à Dieu que, dans l'accomplissement de cette tâche, je n'aie pas eu à déplorer la perte sensible de tant de vaillants officiers et soldats. Ils ont généreusement versé leur sang dans une lutte qui a été, d'une façon toute particulière, marquée par des preuves d'un héroïsme si dévoué, que tous les nobles cœurs en seraient émus, si j'osais m'étendre sur leur récit.

La bataille était nettement engagée entre une poignée d'Anglais combattant pour la noble cause de la chrétienté, et une horde de fanatiques, rassemblés autour de leur ville, et enfermés dans leurs fortifications, pour obéir aux volontés de leur despote.

La cause de Dieu et de l'humanité prévalût ; chaque créature, dans la flotte, montra tant de dévouement, que même les femmes anglaises aidèrent leurs maris à servir les canons ; pendant un

combat de plusieurs heures, jamais elles ne reculèrent devant le danger, et elles encouragèrent, au contraire, tous ceux qui les entouraient.

S'il peut jamais être permis à un officier de se départir, dans certaines occasions, des formes ordinaires de la correspondance officielle, j'espère trouver dans l'indulgence de mes supérieurs et de mon pays, des excuses pour m'être permis d'exprimer ainsi mes propres sentiments, et je me confie à leur bienveillance.

Leurs Seigneuries auront déjà été informées, par le sloop de Sa Majesté, *Jasper*, de mes actions jusqu'au 14 courant, jour de mon départ de Gibraltar, où j'avais été malencontreusement retenu par un vent contraire.

La flotte complète en tous points, augmentée de cinq canonnnières équipées à Gibraltar, partit, animée du plus grand enthousiasme, et avec la perspective la plus favorable d'atteindre, en trois jours, le port de destination ; mais un vent contraire détruisit l'espoir d'une prompte arrivée, laquelle je souhaitais avec d'autant plus d'anxiété que, le jour de mon départ de Gibraltar, j'avais appris qu'une armée considérable avait été réunie, et que de nouveaux travaux de défense devaient être construits, non-seulement sur les flancs de la ville, mais encore immédiatement près de l'entrée du môle. Je craignais, en conséquence, que mon intention de faire de ce point mon principal objectif d'attaque n'ait été dévoilée au Dey, de la même manière qu'il avait eu connaissance de l'expédition. Cette nouvelle fut, la nuit suivante, grandement confirmée par le *Prometheus* que j'avais envoyé à Alger, quelque temps avant, pour tâcher d'en faire sortir le consul. Le capitaine Dashwood avait réussi avec difficulté à emmener sa jeune femme et sa fille, sous des déguisements d'aspirants de marine, et il avait laissé un canot pour prendre leur enfant en bas-âge, que le chirurgien devait emporter dans un panier. Ce dernier croyait l'avoir endormi au moyen d'un opiat, mais malheureusement, sous la porte, l'enfant se mit à crier, et, en conséquence, le chirurgien, trois aspirants de marine, en tout dix-huit personnes, furent saisis et jetés, comme les esclaves, dans les prisons habituelles. L'enfant fut

renvoyé le lendemain matin par le Dey, ce qui, en raison de cette marque unique de son humanité, mérite d'être rapporté.

Le capitaine Dashwood me confirma, de plus, qu'environ 40,000 hommes avaient été amenés de l'intérieur dans la ville, que tous les janissaires de garnisons éloignées y avaient été appelés, qu'ils étaient employés nuit et jour aux batteries et canonniers, et que partout on fortifiait les défenses.

Le Dey avait informé le capitaine Dashwood qu'il savait parfaitement que l'armement était destiné contre Alger, et il lui avait demandé si cela était vrai. Le capitaine lui avait répondu que, si telle était l'information qu'il avait reçue, il en savait autant que lui, et probablement par la même voie, les gazettes.

Les navires étaient tous dans le port, et quarante ou cinquante bateaux portant des canons et des mortiers étaient prêts, tandis que d'autres étaient en état avancé de réparation. Le Dey avait étroitement confiné le consul et il refusait de le délivrer et de lui promettre sa sûreté personnelle ; il ne voulait aussi rien entendre au sujet des officiers et des hommes saisis à bord du canot du *Prometheus*.

En raison de la continuité des vents contraires et des calmes, la terre, à l'ouest d'Alger, n'avait pas été signalée avant le 26, et, le lendemain matin, aux premières lueurs du jour, la flotte s'était avancée en vue de la ville, mais pas cependant aussi près que j'en avais l'intention. Comme la marche des navires se trouvait arrêtée par le calme, je saisis cette occasion pour envoyer, sous la protection du *Severn*, un bateau avec un drapeau parlementaire, et portant les demandes que j'avais à faire au Dey d'Alger, au nom de Son Altesse Royale le Prince Régent. L'officier en charge devait attendre deux ou trois heures la réponse du Dey, et si, au bout de ce temps, aucune réponse n'était envoyée, il devait revenir au vaisseau amiral. Il fut accosté, près du môle, par le capitaine du port, qui, lorsqu'on lui eut dit qu'on attendait la réponse dans une heure, répondit que c'était impossible. L'officier ayant dit qu'il attendrait deux ou trois heures, il observa que deux heures étaient tout à fait suffisantes.

La flotte, pendant ce temps, poussée par une brise du large, avait atteint la baie ; les bateaux et la flotille furent préparés pour

l'action jusqu'à environ deux heures, quand, voyant mon officier revenir avec un signal indiquant qu'aucune réponse n'avait été reçue, après un délai de plus de deux heures, je fis immédiatement arborer le signal pour savoir si les vaisseaux étaient tous prêts. La réponse étant affirmative, la *Queen Charlotte* se dirigea, suivie de la flotte, sur les positions convenues. Le vaisseau amiral, prenant la tête, dans l'ordre prescrit, jeta l'ancre à l'entrée du môle, à une distance d'environ cinquante mètres. Jusqu'à ce moment, aucun coup de canon n'avait été tiré, et je commençais à croire à l'adhésion complète du Dey aux conditions qui lui avaient été soumises depuis plusieurs heures ; mais, au milieu de ce profond silence, un coup fut tiré du môle sur nous et deux coups sur les navires qui suivaient alors au Nord. Il leur fut promptement répondu par la *Queen Charlotte*, qui était en train de s'amarrer au grand mât d'un brick mouillé près du rivage, à l'entrée du môle, et sur lequel nous avions gouverné pour nous guider à notre position.

Alors commença un feu aussi animé et aussi bien soutenu auquel il fût jamais, je crois, donné d'assister, et qui dura, sans interruption, depuis trois heures moins un quart jusqu'à neuf heures, et qui ne cessa entièrement qu'à onze heures et demie.

Les vaisseaux qui me suivaient immédiatement prenaient admirablement et froidement leurs positions, avec une précision au-dessus de mon attente la plus chaude ; et jamais le drapeau anglais ne fut, en aucune occasion, soutenu d'une façon plus zélée et plus honorable.

Des vaisseaux en ligne, il m'était tout à fait impossible d'en apercevoir d'autres que ceux de mon entourage immédiat ; mais ma confiance dans les vaillants officiers que j'avais l'honneur de commander était si bien fondée, que mon esprit se trouvait complètement libre de veiller à d'autres soins, et je ne savais s'ils étaient à leur poste que par l'effet destructif de leur feu sur les murailles et les batteries auxquelles ils étaient opposés.

A peu près en ce moment, j'eus la satisfaction de voir le pavillon du vice-amiral Von Capellan à la position que je lui avais assignée, et bientôt après, par intervalles, le reste de ses frégates continuait un feu bien soutenu contre les batteries de flanc,

contre lesquelles il s'était offert de me protéger ; car il n'avait pas été en mon pouvoir, par défaut d'espace, de le placer en face du môle.

Vers le coucher du soleil, je reçus des mains du capitaine Powell, ami du capitaine Brace, un message du contre-amiral Milne qui m'apprenait les pertes sensibles éprouvées par l'*Impregnable*, qui avait cent cinquante hommes tués ou blessés, et qui me demandait, s'il était possible, une frégate pour détourner une partie du feu sous lequel il était.

Le *Glasgow*, près de moi, leva l'ancre immédiatement ; mais le vent était tombé par l'effet de la canonnade, et il fut obligé de mouiller de nouveau dans une position un peu meilleure qu'auparavant.

J'avais, pendant ce temps, envoyé par le capitaine Reade, du corps du Génie, l'ordre au bateau-torpille (sous le commandement du lieutenant Fleming et de M. Parker) de le diriger dans l'intérieur du môle ; mais le contre-amiral ayant pensé qu'il lui rendrait un service essentiel, s'il faisait explosion sous la batterie en face de lui, je fis porter à ce bateau des ordres en conséquence par le capitaine Powel, qui resta à bord jusqu'à ce qu'ils soient exécutés. Je fis aussi informer le contre-amiral que, beaucoup de navires étant maintenant en flammes et la destruction de tous étant certaine, je pensais avoir exécuté la portion la plus importante de mes instructions et que j'allais faire toutes préparations pour faire retirer les vaisseaux, et je désirais qu'il voulût bien en faire autant avec sa division, aussitôt que possible.

Il y eut, durant le combat, d'affreux incidents que je n'essaierai pas de décrire et qui étaient occasionnés par l'incendie des navires ancrés près de nous. J'avais longtemps résisté aux instantes prières de ceux qui m'environnaient, et qui me demandaient que l'on fit des tentatives contre la frégate stationnée en dehors à une distance d'environ cent mètres ; je finis par y consentir, et le major Gosset, à mon côté, qui avait été impatient de faire débarquer son corps de mineurs, me demanda, de la façon la plus pressante, la permission d'accompagner le lieutenant Richards dans l'allège du vaisseau. La frégate fut abordée en un instant, et, en dix minutes, elle n'était plus qu'un brasier. Un jeune et

vaillant aspirant, à bord du bateau à fusée n° 8, à qui on l'avait cependant défendu, fut entraîné par son esprit ardent à suivre et à soutenir le bateau ; dans cette entreprise, il fut grièvement blessé, son collègue tué, ainsi que neuf hommes d'équipage. A bord de l'allège, où on avait ramé plus rapidement, la perte avait été moins grande : deux hommes seulement.

Les batteries de l'ennemi, autour de ma division, avaient été réduites au silence à environ dix heures, et elles étaient maintenant en parfait état de ruine et de dilapidation ; aussi avais-je réduit le plus possible, le feu de mon vaisseau, pour économiser la poudre et répondre aux quelques canons qui, de temps en temps, tiraient sur nous, quoique, cependant, un fort, à l'angle supérieur de la ville et que nos canons ne pouvaient atteindre, continuât pendant tout le temps d'ennuyer les vaisseaux en leur envoyant des bombes et des boulets.

Dans cet intervalle, la providence seconda mes vœux inquiets en envoyant le vent ordinaire de terre, commun dans cette baie. Tous les hommes furent employés aux câbles et aux bouées, et, avec l'aide d'une légère brise, toute la flotte fut bientôt sous voiles et vint jeter l'ancre hors de portée des bombes et des boulets, à deux heures environ du matin, après douze heures de travail incessant.

La flotille des bateaux à mortiers, à canons et à fusées, sous la direction de leurs officiers respectifs, partagèrent, dans toute l'étendue de la tâche qui leur était assignée, les honneurs de ce jour et rendirent de bons services. Ce fut par leur feu que tous les navires, dans le port, à l'exception de la frégate en dehors, furent mis en flammes, et celles-ci se propagèrent par tout l'arsenal, les magasins, les canonnières, offrant un spectacle d'une grandeur sinistre et d'un intérêt que nulle plume ne peut décrire.

Les sloops de guerre, qui avaient été disposés pour aider et assister les vaisseaux en ligne et préparer leur retraite, non-seulement remplirent ce but avec succès, mais ils saisirent toutes les occasions pour tirer dans les intervalles, et ils étaient constamment en mouvement.

Les bombes étaient admirablement bien lancées par l'artillerie

de la marine royale, et, quoique passant directement au travers et au-dessus de nous, il n'arriva, à ma connaissance, aucun accident aux navires.

Tout se passa dans un profond silence ; aucuns cris ne furent entendus sur toute la ligne, et pendant plusieurs années à venir on verra, par leurs effets, que nos canons étaient bien servis et bien dirigés, et ces Barbares en garderont pour toujours le souvenir.

La conduite de mon vaisseau à sa position, par les maîtres d'équipage, MM. Gaze et Lucius Dale, excita les éloges de tout le monde. Le premier a été mon compagnon d'armes pendant plus de vingt ans.

Ayant ainsi détaillé, quoiqu'imparfaitement, les phases de cette courte expédition, j'ose espérer que mes services humbles et dévoués, ainsi que ceux de mes officiers et de tous les hommes que j'ai eu l'honneur de commander, seront pris en considération par Son Altesse Royale le Prince Régent, avec sa grâce accoutumée. L'approbation de nos services par notre Souverain, et la bonne opinion de notre pays, seront, je me permets de l'affirmer, reçues par nous tous avec la plus haute satisfaction.

Si j'essayais de nommer à Leurs Seigneuries les nombreux officiers qui, dans une pareille lutte, se sont fait, à plusieurs reprises, remarquer plus que leurs compagnons, je ferais injustice à beaucoup d'autres ; et je suis sûr qu'aucun officier, dans la flotte sous mon commandement, ne mettra en doute les sentiments de reconnaissance que je nourrirai à jamais pour l'appui sans bornes qui m'a été donné. Pas un officier, pas un soldat, ne s'est borné, dans ses efforts, aux limites précises de son devoir ; tous brûlaient d'accomplir des actions d'éclat, et je trouvais plus difficile de les retenir que de les exciter ; chez nuls autres, je n'ai vu une plus grande ardeur que chez mon propre capitaine et les officiers de mon entourage immédiat.

Ma reconnaissance et mes remerciements sont dus à tous, et je suis sûr qu'ils croiront bien que le souvenir de leurs services ne me quittera qu'avec la vie. Dans aucune occasion, je n'ai jamais vu déployer plus d'énergie et de zèle, aussi bien par le dernier aspirant que par l'officier du rang le plus élevé. Tous paraissaient

animés d'un seul esprit, et j'en porterai avec joie témoignage à Leurs Seigneuries, toutes les fois que ce témoignage sera nécessaire.

J'ai confié cette dépêche au contre-amiral Milne, mon second en commandement, qui m'a donné, pendant toute la durée de l'expédition qui m'avait été confiée, l'appui le plus cordial et le plus honorable. Il est parfaitement au courant de tout ce qui s'est passé dans la flotte depuis que j'en ai pris le commandement, et il est parfaitement compétent pour donner à Leurs Seigneuries des explications sur quelque point que ce soit, que je puis avoir omis ou que je n'ai pas le temps de détailler. Je crois avoir conquis son estime et son affection et je regrette de ne pas avoir été connu de lui plus tôt.

Les pièces nécessaires, avec l'état des avaries de la flotte, les listes des tués et des blessés, accompagnent cette dépêche, et je suis heureux de pouvoir dire que les capitaines Ekins et Code vont aussi bien que possible, ainsi que tous les blessés.

D'après des renseignements obtenus, j'ai appris que la perte de l'ennemi, en tués et blessés, se monte à dix-sept mille hommes.

Recommandant mes officiers et la flotte à la protection et à la faveur de Leurs Seigneuries,

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur,

EXMOUTH.

### Copie de la lettre de Lord Exmouth au Dey d'Alger.

A bord du vaisseau de Sa Majesté Britannique le *Queen Charlotte*,  
baie d'Alger, 28 août 1816.

Monsieur, — A cause des atrocités commises à Bône sur des chrétiens sans défense, et parce que vous n'avez pas tenu compte des demandes que je vous fis hier, au nom du Prince régent d'Angleterre, la flotte, sous mes ordres, vous a infligé un châ-

timent signalé, en détruisant totalement vos navires, vos magasins, votre arsenal et la moitié de vos batteries.

Comme l'Angleterre ne fait pas la guerre pour détruire les villes, je ne veux pas faire expier vos cruautés personnelles aux habitants inoffensifs du pays, et je vous offre, en conséquence, les mêmes conditions de paix que celles que je vous ai proposées hier, au nom de mon souverain. Si vous n'acceptez pas ces conditions, vous ne pouvez pas avoir de paix avec l'Angleterre.

Si, comme vous le devriez, vous acceptez cette offre, vous ferez tirer trois coups de canon ; si vous ne faites pas ce signal, je considérerai ce fait comme un refus, et je recommencerai l'attaque de la ville quand je jugerai le moment opportun.

Je vous offre ces conditions de paix, pourvu cependant que le consul anglais et les officiers et marins qui ont été, par vous, capturés traîtreusement à bord des bateaux d'un navire de guerre anglais, n'aient subi aucun mauvais traitement et qu'il en ait été de même pour les esclaves chrétiens en votre pouvoir. Je réitère la demande que je vous ai faite, que le consul, les officiers et les marins me soient renvoyés conformément aux anciens traités.

J'ai l'honneur d'être, etc.

EXMOUTH.

Son Altesse le Dey d'Alger.

### Compte-rendu officiel hollandais de la bataille d'Alger.

A bord de la frégate de Sa Majesté *Melampus*,  
baie d'Alger, 30 août.

Monsieur, — Lord Exmouth ayant, durant son court séjour à Gibraltar, augmenté ses forces de quelques canonnières et pris toutes les dispositions nécessaires, la flotte réunie appareilla le 14 août.

Le 16, en vue du Cap de Gatte, la corvette *Prométhéus* rejoignit la flotte. Le capitaine Dashwood rapporta qu'il avait réussi

à prendre à bord, par ruse, la famille du consul anglais à Alger ; mais, que leur fuite ayant été découverte trop tôt, le consul, ainsi que les équipages des deux canots du *Prométhéus*, avaient été arrêtés par le Dey, qui, ayant déjà été informé de cette seconde expédition, avait fait toutes les préparations pour une résistance opiniâtre, avait appelé à son secours les habitants de l'intérieur et avait rassemblé, sous les murs d'Alger, plus de cinquante mille hommes, tant Maures qu'Arabes.

Sa Seigneurie, que j'ai été voir dans la matinée, craignait d'être obligée de se contenter, pour ce jour-là, de mouiller et de borner ses opérations à une attaque de nuit par les navires à bombes, les canonnières et les bateaux à fusées. J'étais à peine de retour, à bord de mon vaisseau que la brise de mer s'éleva, et la flotte fit force de voiles pour pénétrer dans la baie ; les quatre navires à bombes prirent immédiatement position devant la ville, et tout fut préparé pour l'attaque. Peu de temps après, Sa Seigneurie me fit le signal secret suivant : « J'attaquerai immédiatement, si le vent ne tombe pas. » Là-dessus, je fis aussitôt le signal de former la ligne de bataille dans l'ordre convenu, supposant que tous les officiers devaient être parfaitement renseignés sur la position des forts et des batteries qui leur étaient assignées, avant le commencement de l'attaque ; mais, à ce qu'il paraît, le signal ne fut pas bien compris : je résolus alors de changer de ligne et de la diriger moi-même avec la *Melampus*. A une heure et demie, toute la flotte se mit en marche, le *Melampus* s'avancant de conserve avec le dernier vaisseau, à l'arrière de la ligne anglaise ; à deux heures et un quart, nous vîmes Lord Exmouth, au vent, avec voiles déployées, venir mouiller avec ses ancres à l'arrière, son travers dans la position voulue, à une portée de pistolet des batteries, juste à l'entrée du môle.

Cette manœuvre audacieuse et inattendue de ce vaisseau (un trois ponts) paraît avoir tellement déconcerté l'ennemi, qu'un second navire de la ligne avait presque déjà pris sa position, avant que les batteries eussent ouvert leur feu, auquel, malgré sa violence, il fut pleinement répondu.

J'avais dit au capitaine de Mau que je désirais prendre avec la *Melampus*, et les autres frégates qui suivaient, notre position,

aussi rapidement que possible, à babord de Lord Exmouth et attirer sur notre escadre tout le feu des batteries sud. Le capitaine amena, d'une façon admirable, sa frégate sous le feu croisé de plus de cent canons, le beaupré à une distance convenable du *Glasgow*, avec une ancre mouillée à l'avant et à l'arrière, dans la position requise, pour pouvoir ouvrir le feu de nos canons à babord et au même moment.

Le capitaine Ziévogel, qui connaissait parfaitement le plan d'attaque et la position des batteries, amena sa frégate, la *Diane*, presque au même moment, à une brasse de longueur de l'endroit que je lui avais désigné.

Le *Dageraad*, capitaine Polders, ouvrit aussi immédiatement le feu de ses batteries dans la meilleure direction. Les capitaines Van der Straeten et Van der Hart, par suite de l'épaisse fumée, et de leur connaissance moins parfaite des localités, ne furent pas si heureux dans les premiers moments; mais ils manœuvrèrent avec le plus grand sang-froid et le feu le plus violent, de manière à donner à leurs batteries une bonne direction. Le *Eendragt*, lieutenant-capitaine Werdenbürg, que j'avais placé en réserve, de manière à ce qu'il pût nous secourir en cas de besoin, resta sous le feu des batteries voisines. Nos vaisseaux n'avaient pas tiré plus d'une demi-heure, que Lord Exmouth me fit connaître qu'il était très satisfait de la direction du feu de notre escadre sur la batterie du sud, parce que celle-ci, le gênant maintenant aussi peu que possible, il pouvait concentrer ses forces sur tout le môle et sur les navires ennemis.

L'escadre de Sa Majesté, ainsi que les forces anglaises, parurent inspirées du même dévouement, que notre illustre chef, à la cause de l'humanité, et le sang-froid et l'ordre avec lesquels il fut répondu au feu terrible des batteries, à une distance si rapprochée des murs d'Alger, défie autant toute description que l'héroïsme et l'abnégation de chacun en général, et la grandeur de Lord Exmouth en particulier, dans l'attaque faite en ce jour mémorable.

La destruction de près de la moitié d'Alger et, à huit heures du soir, l'incendie de toute la flotte algérienne, en a été le résultat. Jusqu'à neuf heures, Lord Exmouth resta avec le *Queen*

*Charlotte*, dans la même position, au plus fort du feu, encourageant ainsi chacun à ne pas discontinuer la lutte commencée jusqu'à ce qu'elle fût terminée, et déployant une persévérance telle que tout le monde se sentait animé du même esprit et que le feu des navires contre un ennemi brave et désespéré parut redoubler.

Peu de temps après, le *Queen Charlotte* se trouva, par suite de la rupture des amarres des navires incendiés, dans le plus grand danger. Quoique exposés, nous-mêmes, au feu le plus terrible des batteries, nous étions inquiets seulement pour la sûreté de notre noble commandant.

Mais, lorsque nous lui offrîmes le secours des bateaux de notre escadre, il nous répondit : « Qu'ayant tout calculé, nous n'avions pas à nous inquiéter de sa sûreté ; mais que nous devions continuer notre feu avec un redoublement de zèle, pour l'exécution de ses ordres et suivant son exemple. »

Sa Seigneurie ayant enfin, à dix heures et demie, complété la destruction dans le môle, donna l'ordre de se retirer hors de portée du feu de l'ennemi, ordre auquel je me fis un scrupule d'obéir avant que le *Queen Charlotte* ne fût en sûreté, loin des navires en feu.

Dans cette retraite, qui, à cause du manque de vent et les avaries subies par les agrès, était très lente, les vaisseaux ont eu encore à souffrir du feu des batteries que l'ennemi avait rouvert et redoublé. Enfin, la brise de terre, sur laquelle Lord Exmouth avait compté, s'étant élevée, la flotte, à midi, vint mouiller au milieu de la baie.

Comme le *Queen Charlotte* passait, sous le feu des batteries, près du *Melampus*, Sa Seigneurie désira me voir pour me serrer la main de la façon la plus cordiale, et me remercier en disant : « Je n'ai pas perdu de vue mes amis hollandais ; ils ont, aussi bien que les miens, contribué de leur mieux à cette glorieuse journée. »

L'ordre général de Lord Exmouth à la flotte, et dont j'ai l'honneur d'envoyer ci-inclus une copie, est tout fait pour faire espérer à l'escadre que Sa Majesté sera satisfaite.

Quant à nos pertes en tués et blessés, je dois en référer à la liste ci-jointe. Cette perte est, pour des vaisseaux exposés au feu

pendant huit heures consécutives, remarquablement faible, en comparaison de celle éprouvée par les vaisseaux anglais. Quant aux avaries subies par nos agrès, etc., Votre Excellence observera que nous avons été moins heureux.

Le lendemain de l'action, Lord Exmouth envoya au Dey une seconde sommation, dont Sa Seigneurie m'envoya une copie. Il y est exposé que, par la destruction de la moitié d'Alger et de tous ses navires, le Dey recevait maintenant le châtiment de sa conduite déloyale à Bône, etc., et qu'il ne pouvait prévenir la destruction totale de la ville, qu'en acceptant les conditions envoyées le jour précédent. Le signal qu'il consentait à ces conditions était de trois coups de canon, que nous eûmes la satisfaction d'entendre au bout de trois heures.

Dans une conférence avec des personnes chargées des pouvoirs du Dey, à bord du vaisseau de Lord Exmouth, conférence à laquelle j'assistais, ainsi que l'amiral Milne et le capitaine Brisbane, tous les points furent réglés. La conclusion de la paix avec l'Angleterre et les Pays-Bas fut célébrée par une salve de deux fois vingt et un coups de canon, et j'ai maintenant la satisfaction de vous féliciter sur l'heureuse terminaison des efforts de Sa Majesté dans la cause de l'humanité.

J'aurai l'honneur, à la première occasion, d'envoyer un plus ample rapport à Votre Excellence, et je suis,

Avec le plus grand respect, etc.

J. VAN DE CAPELLAN.

R.-L. PLAYFAIR.

(A suivre.)

---

Pour tous les articles non signés:  
*Le Président,*

H.-D. DE GRAMMONT.